

TRAVERSEZ LA

... mangez une crêpe, buvez un vin chaud,
puis traversez la Forêt rouge

UNE HISTOIRE PANAFRICAINNE - ELARA BERTHO ET HAKIM BAH - CONFÉRENCE PERFORMÉE - ESPACE MENDÈS FRANCE - 24 FÉVRIER
AIGAIL - CONCERT - LE LOCAL - 25 FÉVRIER

DE QUELQUES VOIX MÊLÉES...



Sur le planétarium, les bras démultipliés de l'oratrice s'agitaient tandis qu'elle nous traînait le long de Conakry, sur les consonnes abruptes de CoNaKRY et jusqu'au bout de la jetée d'où Maryse Condé observait, attentive, la révolution à son tournant répressif. Car malgré la musique qui chaque soir fait danser la capitale-péninsule devenue internationale, l'utopie socialiste de Sékou Touré se gâte. Progressivement, les purges chargent le sol guinéen de corps et puisqu'il faut - dans toute révolution - séparer le grain de l'ivraie, Sékou Touré torturera, enfermera, tuera ses prétendus opposants. Pendant ce temps, Miriam Makeba chante. Elle

chante, dans toutes les langues qui lui tombent sous la main, pour la liberté, l'indépendance — et à la gloire de Touré. Elle restera 15 ans en Guinée, s'y mariera avec Stokely Carmichael, figure majeure et méconnue du Black Power Américain, alors en exil.

2026. Les États-Unis d'Afrique n'ont pas vu le jour. Myriam Makeba ne chante plus, mais n'a pas cessé d'être écoutée. Stokely Carmichael n'écrit ni n'organise plus aucune lutte. Ses ouvrages ne sont même pas traduits en français.

Ni les charniers n'ont été ouverts, ni les esprits complètement purgés de l'espoir révolutionnaire.

2026. Le lendemain, 20h24.

Le chœur polyphonique Aigail éclate sous le bas plafond du Local. "Aigail", un ruisseau ou 10 femmes qui nous traînent, elles aussi, à travers champs et montagnes et tentent de réunir les eaux dispersées des travailleuses, des mères, des féministes... Et pour emprunter ces combats, elles s'emparent, comme Miriam Makeba, de leurs

langues multiples : occitan, espagnol, italien, bulgare, serbe...

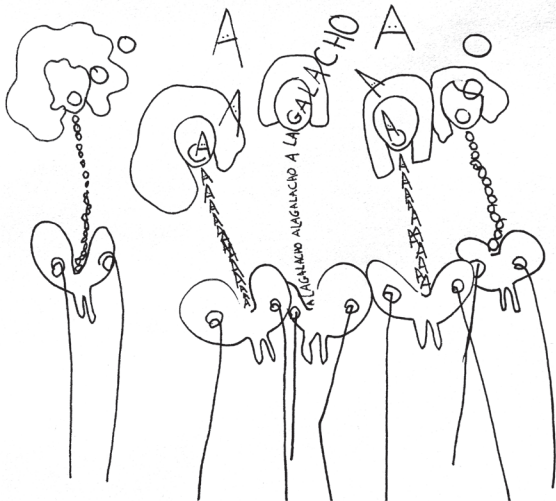
Jusqu'au Mexique, la salle était divisée : ceux qui étaient là pour le pot convivial et ceux venus pour Aigail. Et puis elles nous ont éclaboussées du sang des femmes mexicaines et englués dans le cri des femmes mexicaines ; un long AAAA qui s'altère en bout de course, qui passe de la fermeté au tragique. Nous avons vu affluer un public nouveau - verre et biscuit à la main, encore plein de la bouchée précédente - et alors toute la salle s'est tue et les femmes se sont tenues les mains. Elles chantaient en se regardant et les hommes ont fermé les yeux, un instant.

- Comment ça s'est fini ??*

Ben... Ça a fini comme tous les concerts : les gens ont applaudi, ils ont bu des bières, ils ont rigolé, mais c'est vrai qu'il y a eu un truc... À la fin, j'ai repensé à la question de Claude Riddler dans *Loin du Vietnam*. Comment on négocie avec le cri ?

Héloïse

*Cette question est tirée de faits réels, ne pensez surtout pas que je suis assez dingue pour inventer une question qui n'a pas eu lieu



Aigail

Anne-Sophie Brangier, Maëlle Charrier, Cécile Chatelier, Camille Dupé, Camille Fougère, Nathalie Maufra, Julie Millot, Marie Quesney, Julie Rousseau et Hélène Stevens

À la fin du concert, une chanson distribuée, et la possibilité, pour toutes et tous de se joindre à Aigail, et de chanter, chanter encore :

Le drain qui vide les terres de l'eau de la tourbière
Avons bouché
le grand trou de poussière de plastique recouvert
Avons débâché
Avons, avons pris la colère

L'avons transformée en rivière
De l'eau, de l'eau, de l'eau jaillit le feu
De nos, de nos élans grandit l'espoir

Avons crié
Avons, avons pris la colère
L'avons transformée en rivière

Les tuyaux de ferraille et les pompes canailles
Avons démonté
Dans la fumée des gaz et sous le tir des armes

De l'eau, de l'eau, de l'eau jaillit le feu
De nos, de nos élans grandit l'espoir
De l'eau le feu

paroles, composition et arrangements : Carmen



VIVRE ET REVIVRE : SE BATTRE POUR "REDEVENIR QUELQU'UN"



"Du jour au lendemain t'es plus personne, tu dois te battre pour redevenir quelqu'un". Comment faire pour se reconstruire après avoir tout perdu ? Mariem, à seulement 53 ans, trouve la force de quitter son domicile et son conjoint violent. Mais à quel prix ? Le Samu Social logé au cœur de Bruxelles est devenu, comme son nom l'indique, son "Petit Rempart" après qu'elle ait abandonné sa vie luxueuse, sans se douter de ce qui l'attendait.

La lutte commence alors, comme toutes les autres femmes, tous les jours, pour garder sa place mais surtout pour s'en sortir. Car oui, si Mariem n'avait plus la force de subir son ancienne vie, elle n'a pas perdu sa volonté de s'échapper de ce nouveau quotidien. Pour tenir, elle décide de vivre ce dernier comme une expérience, comme une immersion dans sa propre vie. Pour elle, ce n'est pas seulement une fatalité, c'est une manière de s'ouvrir à la vraie vie et de découvrir la condition de certaines femmes qui est devenue la sienne. Elle s'accroche pour se rappeler qu'elle fait partie de la "normalité". Mariem est forte, dans une vie qu'elle ne connaît

pas, dans une vie où elle n'est plus reconnue par la société. Elle est forte pour elle mais aussi pour les autres femmes, pour ses enfants. Elle réussit à trouver de la chance dans son malheur et sa reconnaissance envers sa vie est touchante et attachante.

Pour Mariem, le Petit Rempart est une première étape vers la reconquête de son existence. Dans cet espace,

comme un bouclier fragile contre la misère, elle croise d'autres femmes, toutes venant d'horizons divers. Chacune a sa propre histoire. Souvent, elles ont subi les brutalités d'un conjoint qui leur a laissé des marques physiques et/ou psychologiques. Ensemble, elles luttent pour retrouver une vie ordinaire. Ensemble elles construisent leur petit rempart et Mariem le sait : "Aujourd'hui je m'en suis sorti grâce à ces femmes".

La réalisatrice se forge elle aussi une place à l'intérieur de ce petit rempart. Sans s'imposer ni juger, elle s'intéresse et questionne avec empathie. Toute la bienveillance et la compréhension qu'elle apporte se ressent dans chacun des échanges. Peu à peu, elle gagne la confiance de ces femmes alors qu'elle entre dans leur intimité. Elle nous laisse entrevoir les légèretés du quotidien entre rire et coquetterie pour ne pas garder seulement le dramatique. Elle laisse la complexité du réel respirer, ce qui fait place au monde qui nous entoure et apporte une nouvelle vision sur la vie.

Ce film est bien plus que le récit de la chute sociale d'une ancienne agente immobilière. C'est l'histoire de milliers de femmes victimes de violences conjugales forcées à vivre dans la rue. Il déconstruit les clichés via le rire et la rencontre. Il dépeint deux types de travail : celui des agents du centre social mais aussi et surtout celui de Mariem qui donne tout ce qu'elle a pour améliorer sa situation. Malgré cela, elle ne sait plus ce qu'elle vaut. Le film touche ici à quelque chose de profondément lié à la thématique du travail. On comprend à quel point notre identité sociale et notre sentiment d'exister sont souvent construits autour de ce que l'on fait.

Ce documentaire nous rend quelque chose que l'on perd facilement et qui pourtant est plus que nécessaire aujourd'hui : le sens des autres et notre humanité. Il ne dénonce pas, il ne plaide pas, il montre. Et dans ce geste simple de montrer des femmes qui résistent, qui doutent, qui rient et qui continuent, on trouve plus de force politique et humaine que dans bien des discours. On se demande alors si ce petit rempart est suffisant pour les femmes précaires ? On sait qu'il ne l'est pas. On regrette les préjugés que l'on a pu avoir parfois sans s'en rendre compte. Et on finit par intégrer, avec davantage d'humanité, la cause de ces femmes.

Eléonore



**COMMANDEZ
LE COFFRET
COLLECTOR**
l'intégrale du
journal depuis 2019
(tirage limité !)



AGENDA DU SAMEDI 28 FÉVRIER

14H Atelier initiation à la sérigraphie / coffret collector
pour les 8 ans de *Traversez la rue ...* / La Fanzinothèque

16H Chronique de la terre volée
de Marie Dault / TAP Cinéma

19H Remise des prix / TAP Cinéma

21H Saravah
Film de clôture / TAP Cinéma

22H30 Soirée de fin de festival / Envers du Bocal

LES INVISIBLES DU CARE

Le séminaire regroupe un panel de chercheur.euses pluridisciplinaires qui exposent le care sous ses multiples dimensions. La définition de ce concept par Joan Tronto est indispensable à la compréhension de ce qu'effectuent majoritairement les femmes. Selon elle, le care est une « activité caractéristique de l'espèce humaine, qui recouvre tout ce que nous faisons dans le but de maintenir, de perpétuer et de réparer notre monde, afin que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nos personnes et notre environnement, tout ce que nous cherchons à relier en un réseau complexe en soutien à la vie »

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, cela ne relève pas de soi. Le souci des autres néglige parfois l'attention à soi-même. A travers les différentes thématiques abordées, les intervenant.es démontrent que les femmes occupent une place centrale dans la prise en charge des soins de tous.tes. Peu visibles et largement négligées, celles qui sont en marge s'efforcent de créer un collectif fondé sur un sentiment d'appartenance et de la reconnaissance de la valeur du care.

Inscrit dans une démarche intersectionnelle, le séminaire met en lumière le fait que les femmes sont discriminées par

plusieurs instances notamment médicales, psychiatriques et familiales. La charge mentale et émotionnelle est décuplée pour celles qui sont vulnérables économiquement et socialement. Quels sont alors leurs recours ?

Que ce soit à travers la médecine occidentale, la spiritualité et les pratiques de soin traditionnelles et indigènes, ces femmes parviennent à retrouver un sentiment de collectif. Autour des caractéristiques communes, que ce soit la séropositivité en Afrique du Sud, la résistance face au racisme et l'empowerment face au stigmate de la santé mentale féminine, elles mènent des luttes pour une valorisation sociale.

La figure du care se retrouve particulièrement dans celles des mères. Symboles d'un amour agapè, elles sont parfois reléguées aux rôles dont le dévouement serait "normal". Pourtant, penser le care revient à reconnaître le travail inestimable des femmes. Interroger ce concept nous conduit à mettre en lumière celles qui œuvrent dans l'ombre. Collectivement leur caregiving est inestimable. Pourquoi cette valeur du care demeure-t-elle encore marginalisée dans l'espace social et politique ?

Hannah



SHE - PARCIFAL REPARATO - 2025- DOCUMENTAIRE- COMPÉTITION INTERNATIONALE - MERCREDI 25 FÉVRIER, TAP CINÉMA

POLYPHONIE D'UNE EXPLOITATION



She, de Parcifal Reparato, est le récit polyphonique du corps de ses femmes vietnamiennes, ouvrières exploitées dans une usine de composants électroniques. Ces femmes, qui offrent leur voix et parfois un fragment de leur visage, témoignent sous la contrainte de la censure et de la peur du licenciement. Elles décrivent des conditions de travail aliénantes, dont elles voudraient s'extraire sans pouvoir réellement s'y résoudre.

L'usine, qu'elles qualifient de « cage », est un espace clos, sans fenêtres, qui les coupe du monde exté-

rieur, de leur famille et de leur propre vie. Dans un contexte où la précarité impose le sens du sacrifice, le réalisateur met en scène l'usine par des reconstitutions en noir et blanc. Ces choix esthétiques installent une atmosphère froide, inquiétante, presque dystopique. Les différents cadrages superposés renforcent l'impression de surveillance constante et participent à la construction d'une tension angoissante dans l'entreprise.

Les gestes chirurgicaux des ouvrières sont épiés et contrôlés. Soumises au jugement permanent de leurs

supérieurs, elles sont poussées à une minutie extrême, sous peine d'être remplacées par des machines jugées plus performantes. Leurs mouvements sont enregistrés, mesurés, évalués ; l'erreur n'est pas permise, malgré la douleur physique qui traverse leurs corps. Elles savent que « le moment viendra où elles ne pourront plus travailler », usées par une société capitaliste et patriarcale qui pousse les femmes à se tuer à la tâche et à s'effacer derrière une fonction.

Le film montre en parallèle comment leur condition de femmes continue de peser sur leurs choix et leurs possibilités, bien au-delà du cadre strict du travail. Ce n'est qu'une fois sortie de l'usine, quelques années plus tard, que le visage de l'une d'elles nous est enfin dévoilé frontalement. Démission ou remplacement, on ne le sait pas, mais on s'en doute. De retour auprès de sa famille, la précarité demeure. Et déjà se profile une autre réalité : sa fille devra, elle aussi, envisager qu'un jour, pour vivre, ou plutôt survivre, elle sera contrainte de se soumettre au même système. *She* parle de ces femmes comme une seule et même entité, car toutes liées par une même situation, un même destin.

Hannah

CINÉQUIZZ À L'ENVERS DU BOCAL

« Star-Wars ! », « Pulp Fiction ! », « Rocky ! », « OSS117 ! »

Autant de propositions de films les plus casuels les uns que les autres, étaient énoncés à voix haute, et sans aucun manque d'enthousiasme, le soir du Ciné Quizz à l'Envers du bocal. Les sourires ne manquaient pas, jeunes comme plus âgés, l'euphorie de répondre à divers exercices de culture cinématographique était au cœur de la démarche.

Qu'il s'agisse de deviner le film à partir de sa musique, ou bien à partir d'un court extrait, sans oublier le jeu d'identifier avec seulement trois emojis, la collaboration était à son paroxysme. Au sein du petit espace du bar, les nombreux participants interagissent avec Xavier, vêtu d'une veste pailletée et d'une aisance à l'image des grands animateurs. Les quizz s'enchaînent et ne perdaient pas en intensité, les réponses étaient variées, pas toujours



bonnes, et la bonne humeur semblait prospérer toute la soirée.

Dans un contexte de festival du documentaire, un aspect intéressant est à souligner. Aucune tension quelconque n'a bloqué les images ce soir-là. Nous nous amusons à prendre en photo les visages sans aucune considération. Souvent surpris par les photographié(s), seuls des sourires faisaient office de réaction à notre geste déplacé. L'image ne tue pas ! Ici, elle fige simplement le souvenir matériel d'une soirée cultivée et joyeuse !

Camille

LOIN DU VIETNAM - FILM COLLECTIF : CHRIS MARKER, JEAN-LUC GODARD, JORIS IVENS, WILLIAM KLEIN, CLAUDE LELOUCH, ALAIN RESNAIS, AGNÈS VARDA
DOCUMENTAIRE - MARDI 24 FÉVRIER, TAP CINÉMA

POUR LES PAUVRES ET CONTRE LES RICHES



Réalisé par des noms marquants de la Nouvelle Vague, *Loin du Vietnam* est un film politique et militant. Il dépeint la réalité de la vie au Vietnam et le massacre de civils, encore perpétré au moment de sa sortie, en 1967.

Le documentaire prend position sur cette guerre "menée par les riches, contre les pauvres", comme on l'entend

dans une des voix narratrices qui mène le récit. À tour de rôle, les réalisateurs prennent la parole et apportent chacun une approche qui leur est propre. Ils participent tous à l'appel d'une prise de conscience mondiale sur ce massacre, mais le film est moins un soutien au peuple vietnamien qu'à tout peuple opprimé.

Loin du Vietnam se veut engagé mais aussi esthétique. C'est un mélange de genres. On passe du noir et blanc à la couleur. Les images du Vietnam s'interposent avec les images de reportage filmées aux États-Unis en pleine manifestation. Le silence s'impose brutalement après les extraits criants. Le spectateur se retrouve abasourdi par la violence et subit un sifflement continu, aigu, qui résonne dans la salle obscure. La violence des horreurs de la guerre sur les corps est marquante, mais la violence du soutien à cette guerre par certains Américains dégoûte tout autant. Le film relate les cris d'un peuple, mais est un cri en lui-même. Il ne fait pas que questionner le spectateur, il l'engage : « Vous allez sortir de cette salle et retrouver un monde sans guerre ». Il nous oblige à tous nous mobiliser, en tout temps, même si l'on est *Loin du Vietnam*.

Marie

Traversez la rue... / Journal du 17^e festival Filmer le Travail / n°5 / Vendredi 27 février 2026 - ISSN 3077-0998

Rédaction : Selvina Chettiar, Héloïse Lellouche, Fanette Massart, Mathilde Vergnaud, Marie Gardès, Eléonore Garnier, Hannah Mouclier, Loona NOUE, Camille Tabary, Maëline Tran, Marilou Merlet, Isabelle Taveneau, Thomas Dupuis, Inès Chevrier.

Traversez la rue est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2025 avec un groupe d'étudiant.e.s de l'Université de Poitiers.



Avec le soutien du FSDIE

RECOMPTER LES POUSSIÈRES

Coincé entre les cicatrices de son passé et les blessures du futur, Yvon parle, mais se confie peu. À travers ce documentaire revisitant la vie de décontaminateur en centrale nucléaire, Marie Tavernier nous dépeint le portrait d'un homme proche de sa retraite qui n'a pas de mal à affronter ses souvenirs mais recule devant l'idée de se projeter. Yvon nous conte ses luttes au sein de la CGT, revenant sur les combats menés par lui et les siens : des ouvriers exploités et irradiés, condamnés à trier sans fin des déchets nucléaires qui finissent par piquer les bouts des doigts. Décontaminateur en centrale nucléaire, c'est contrôler les niveaux de radiation, mais surtout réaliser des opérations de nettoyage en allant au contact direct de ce qui est radioactif. Toute une vie passée à recevoir des doses radioactives jour après jour, ça ne pardonne pas, et nous le ressentons pleinement.

Maintenant que tout s'achève, Yvon s'assoit devant son ordinateur, repositionne ses lunettes fines, dépose son front dans sa main gauche, et avec pour seule lumière celle de son écran, il nous dicte à voix haute ce qu'il couche noir sur blanc.

Marie Tavernier nous invite dans la maison d'Yvon le temps d'une heure. Nous sommes assis en face de lui, nous l'écoutons. Très proches, nous ne voyons que son visage lorsqu'il se met à la rédaction. Plusieurs de ces moments d'écriture, calmes, passés sur la table de ce que l'on peut imaginer être le salon, sont capturés. Nous sommes coincés entre les quatre murs de cette maison, qui se transforme petit à petit en centrale nucléaire. Il montre comment nettoyer les parois toxiques de la cuve du réacteur sur les armoires de sa chambre, il passe des appels avec d'autres employés dans sa cuisine. Il fait tourner cette centrale nucléaire : il se rappelle, écrit, produit. Son rôle et son engagement apparaissent au fur et à mesure du récit. Il évoque ses débuts en tant que délégué, son combat mené pour de meilleures conditions de travail et se livre aussi sur son passé.

Yvon est factuel. Il parle, mais il ne se livre pas, la caméra est proche de lui alors que lui nous est distant. Ce documen-



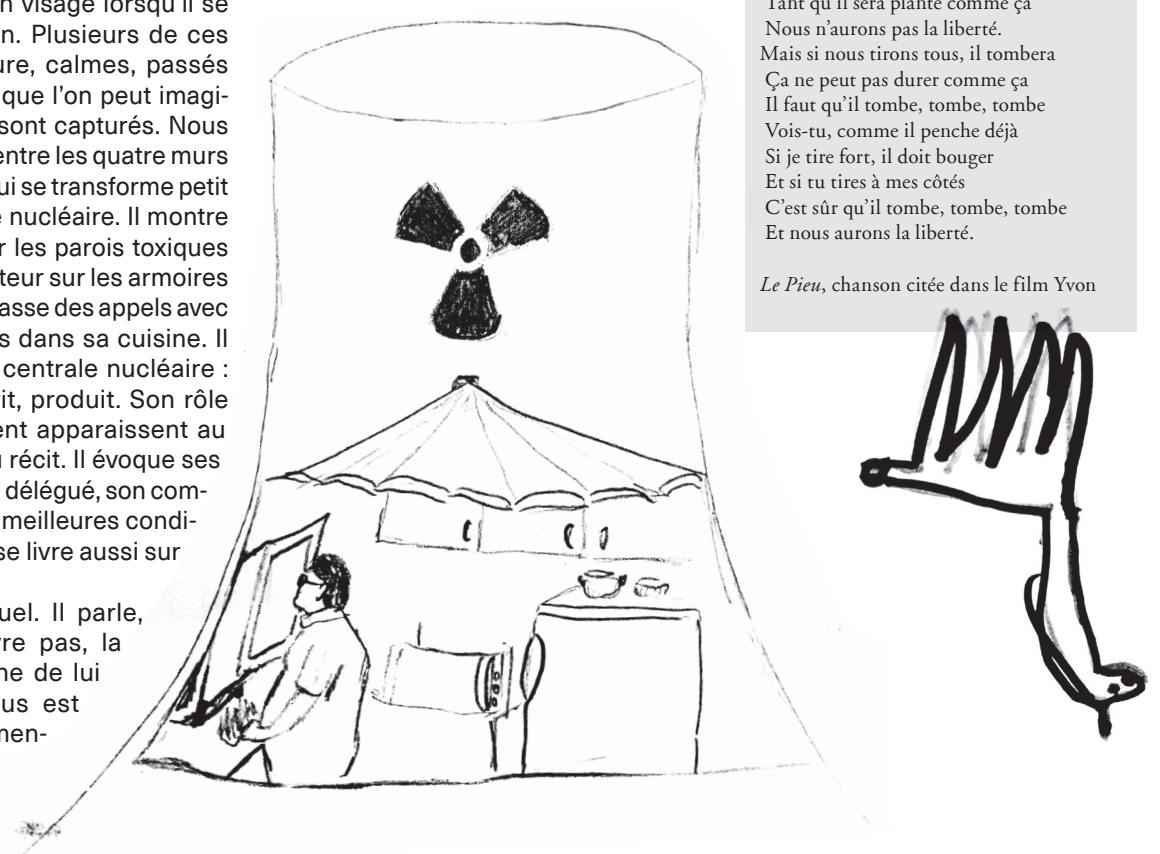
taire est le sien, c'est son portrait, dans lequel la réalisatrice ne s'invite pas, et pour autant nous constatons ses barrières, nous ressentons le fossé qu'il creuse entre la caméra et lui. Il est à la fois l'ouvrier gêné que l'on s'intéresse à lui et l'homme solitaire vivant dans son logement de fonction éloigné de sa famille depuis des décennies. C'est lui qui écrit son histoire, mais c'est Marie Tavernier, qui a rencontré l'ouvrier sur un précédent tournage, qui nous la livre réellement en allant au-delà de ce qu'il souhaite rédiger. Elle montre la place qu'occupe l'individualité au sein des dynamiques collectives, ici, d'un

groupe d'employés. Des allers-retours dans le passé d'Yvon sont faits. Ils permettent à la fois de mettre l'accent sur son parcours personnel, mais aussi de le réinscrire dans le présent. Yvon sort alors de la centrale nucléaire, et prend enfin, avec nous, une grande bouffée d'air.

Fanette & Mathilde

Du temps où je n'étais qu'un gosse
Mon grand-père me disait souvent,
Assis à l'ombre de son porche
En regardant passer le vent :
Petit, vois-tu ce pieu de bois
Auquel nous sommes tous enchaînés
Tant qu'il sera planté comme ça
Nous n'aurons pas la liberté.
Mais si nous tirons tous, il tombera
Ça ne peut pas durer comme ça
Il faut qu'il tombe, tombe, tombe
Vois-tu, comme il penche déjà
Si je tire fort, il doit bouger
Et si tu tires à mes côtés
C'est sûr qu'il tombe, tombe, tombe
Et nous aurons la liberté.

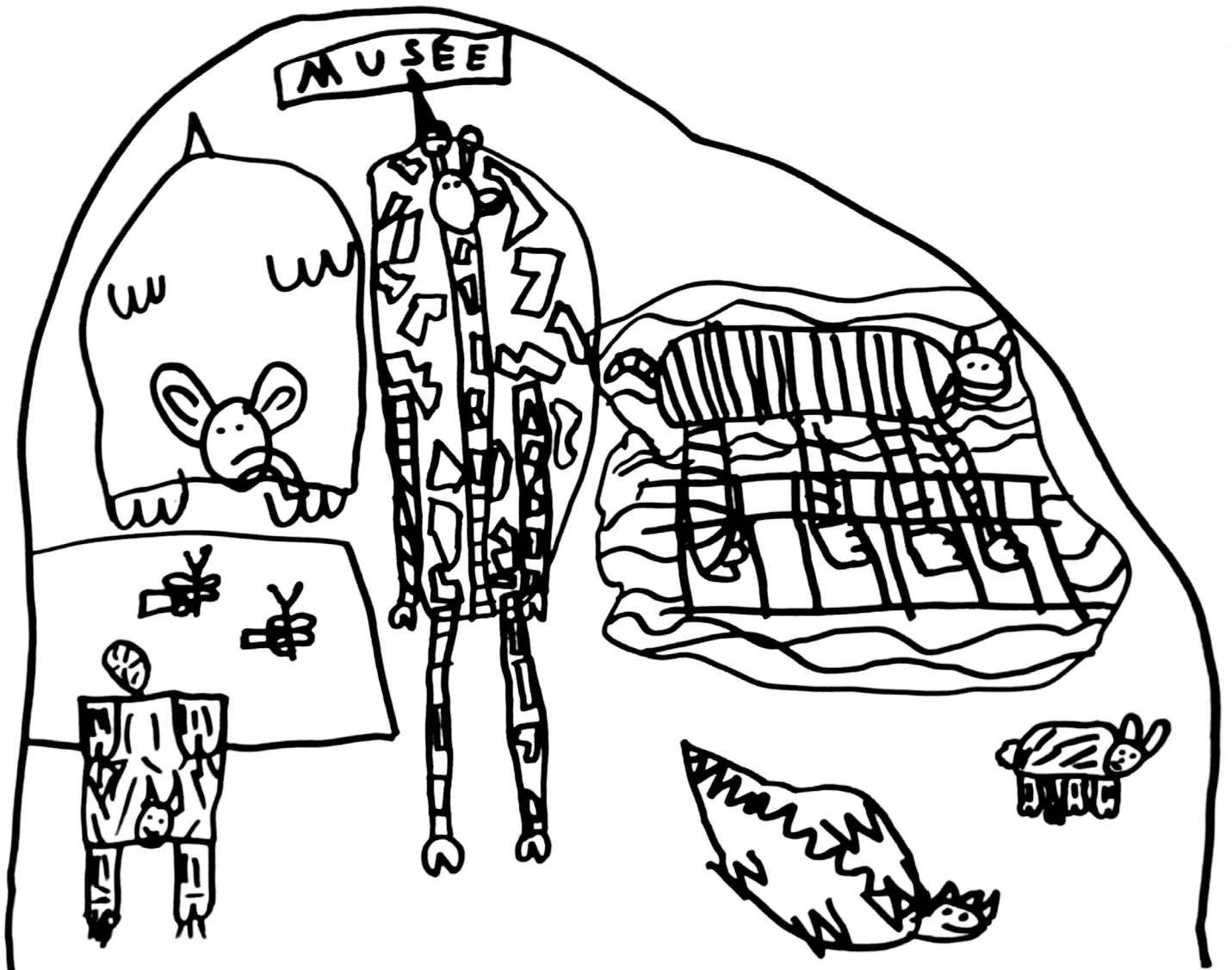
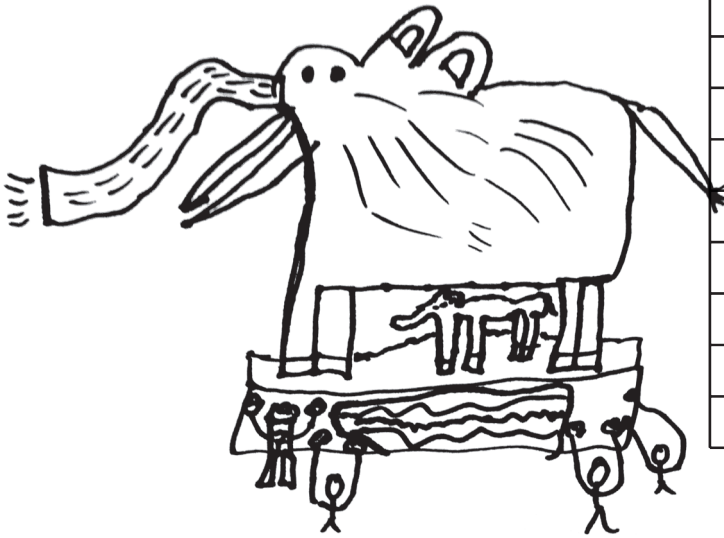
Le Pieu, chanson citée dans le film Yvon



MOTS MÊLÉS

Retrouvez dans la grille les mots :
Autogestion - Chinoise - Travail - LIP - Forêt
Femmes - Luttes - Power - Libéré

D	C	H	I	N	O	I	S	E	S	L	I	A
G	M	D	G	I	L	O	K	E	O	B	B	W
Z	V	P	A	F	R	U	M	E	W	D	C	T
X	X	T	I	G	A	M	N	T	Z	O	I	F
N	C	R	T	N	E	O	P	O	S	D	X	C
A	Y	A	K	F	Z	D	M	E	N	F	A	R
Q	F	V	Y	U	B	A	S	M	F	B	T	R
L	O	A	U	T	O	G	E	S	T	I	O	N
I	J	I	R	G	J	X	R	P	B	S	P	A
B	Q	L	B	H	P	S	I	M	R	R	O	X
É	L	U	T	T	E	S	L	U	T	T	W	C
R	B	K	I	C	F	G	X	I	N	I	E	Q
É	F	O	R	Ê	T	L	I	T	P	G	R	M



Les dessins d'animaux ont été réalisés par les enfants de la classe de CE2 A de l'école Jean-Marie Paratte et sont inspirés du film *Un animal des animaux*, de Nicolas Philibert. Enseignante : Marguerite Garond